

Destin du corps dans la cité : Narcisse aux deux visages

S t é p h a n e P r o i a



Jean-Michel Nicolle, 1981 (détail)

Paradoxe dans la civilisation

Au commencement était le corps. En guise de préambule voilà bien une formulation qui nous apparaît difficile à contredire si l'on se fixe sur le moment de la venue au monde de l'*infans*. Pour autant le raccourci qui mènerait à une vision tautologique du corps en le proclamant seul lieu d'élection valable dans la quête (toujours illusoire) du paradis perdu de la petite enfance (liberté, absence de responsabilité, temporalité de l'instant), ne peut que déboucher sur une impasse : celle des ravages du temps, de la caducité du vivant. Mais n'est-on pas tenté justement, à l'heure où les avancées de la médecine relèvent parfois du prodige, où le développement des bio-technologies nous laisse souvent incrédule, où l'envolée de l'ingénierie génétique nous fait espérer le meilleur (ou craindre le pire, c'est selon), de croire que tout est possible ? À l'instar du « modèle » outre-atlantique, il est en effet indéniable que nous assistons à un développement de l'idéologie du progrès (bien alimentée par le lobby scientifique) s'agissant de tout ce qui concerne la santé de l'homme. Celle-ci s'affirmant de plus en plus comme devant être un dû et entraînant dans son sillage une sorte de *culte du biologique et du médical*. Aussi lorsque Colette Chiland nous informe de la propension du sujet humain à désirer plus que tout combler *le manque*¹ : « Il est remarquable que pour surmonter la finitude on construise souvent le fantasme d'une perte à partir d'une complétude originelle »², nous voici finalement en présence d'une conjonction redoutable capable de prendre de vitesse le *logos* (pensée, sagesse) et d'y substituer la croyance.

Dans une telle perspective, resurgit alors l'inévitable débat autour des rapports entre le corps humain et les réseaux de signes dans lesquels il est pris, façonné, donné à voir, à entendre, à sentir. Au cœur de notre civilisation de la consommation, il est indéniable que les façons que l'on a de se servir du corps, « *les techniques du*

1 – Cette question du *manque* est un des fondements de la théorie psychanalytique et nous renvoie à un principe qui fait que l'homme ne pourra jamais éprouver que des satisfactions partielles : « Le sujet est désirant, l'objet qui le satisferait pleinement n'est pas » (Jean-Bertrand Pontalis, « Les vases non communicants », in *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, p. 148).

2 – Colette Chiland, « L'objet perdu ou la légende du sein » (1980), in *Homo Psychanalyticus*, Paris, PUF, 1990, p. 105-110.

3 – Marcel Mauss,
« Les techniques du corps »,
Journal de Psychologie,
volume XXXII, n° 3-4,
15 mars-15 avril 1936,
p. 271-293. Communication
présentée à la Société de
Psychologie le 17 mai 1934
(repris in *Sociologie et
anthropologie*, Paris,
Presses Universitaires de France,
1950, p. 363-386).

4 – Cf. Daniel Widlöcher,
*Les Nouvelles cartes de
la psychanalyse*, Paris,
Odile Jacob, 1996.

5 – Nous renvoyons ici
aux célèbres travaux de Donald
W. Winnicott sur
« l'espace potentiel »
et « la transitionnalité »,
in *Jeu et réalité*, Paris,
Gallimard, 1975.

6 – Sur cette question d'une
adolescence qui n'en finit plus,
voir Anne-Marie Alléon,
Odile Morvan et Serge
Lebovici, *Adolescence terminée,
adolescence interminable*,
Paris, PUF, 1985.

corps »³, ne renvoient plus seulement à une logique de sens, de symbolisation, à un langage du corps avec ses tabous et ses rites, mais à une dimension purement techniciste insérée dans la logique implacable de l'empire du marché. Compétitivité et productivité : tels semblent être les maîtres mots d'un ordre social nouveau où il s'agit de pérenniser l'illusion du tout-consommable et à laquelle le corps n'échappe pas, devenant même un enjeu économique majeur. Immergé dans un monde d'images, confronté à l'explosion du virtuel, bercé par le défilé ininterrompu de spots racoleurs célébrant le goût du risque, la vitesse, la frénésie de l'action, via le culte de la jeunesse triomphante, le sujet postmoderne se doit désormais de trouver une place du côté de l'euphorie maniaque sous peine de plier sous la menace dépressive. Car l'avènement d'une société résolument hyperactive sacralisant la réussite sociale et le dépassement individuel, ne favorise pas, loin s'en faut, l'acceptation de ses limites et la reconnaissance des inévitables tensions et conflits inhérents à la condition humaine (présence constante de forces divergentes telle celle qui oppose l'amour à la haine, la recherche d'autrui à son rejet⁴).

L'existence d'une conflictualité interne constitutive de l'appareil psychique n'est cependant pas dommageable si nous avons eu la possibilité d'éprouver un espace contenant, un environnement favorable à l'élaboration identitaire⁵ (continuité d'être, sentiment d'unité et cohésion à travers le changement). Mais lorsque la rencontre avec un tel milieu a fait défaut, la réalité extérieure s'apparente vite à un univers oppressant voire menaçant, du fait des manques qu'elle oblige à endurer. Et l'évolution actuelle, qui se poursuit autour d'un déchaînement des forces de la concurrence entre des hommes *a priori* égaux, ne fait qu'accentuer certaines vulnérabilités individuelles. Peut-être qu'alors la possibilité de modifier son enveloppe corporelle, le repli sur la maîtrise de son propre corps, revêt la valeur d'un dernier recours, d'une alternative permettant de sauvegarder la cohérence intime, le sentiment d'unité identitaire. En cette période où la culture occidentale promeut *les images du corps* comme supports possibles à une accumulation du capital et où la période adolescente assimilable à une figure de substitution des rituels initiatiques d'antan, semble se prolonger interminablement⁶, il n'est pas neutre de voir poindre de nouveaux comportements visant à modifier le corps par toutes sortes de techniques (archaïques ou sous contrôle scientifique), d'ascèses, voire de mutilations. Pris dans sa dimension d'objet esthétique primordial, le corps en devient bien plus qu'une interface entre le dedans et le dehors, entre soi et le monde : une entité occupant toutes les places. Du langage à la sensation, de l'expression symbolique d'une appartenance sociale au désir d'agir sur autrui, s'il est vrai que tout passe par le corps dans l'espace du visible, *a priori* cela n'excède pas la dimension d'un *passage*, d'un lieu de transmission. Tandis qu'au

travers du désir obsédant de modifier son « *charnier des signes* »⁷, d'agir sur lui pour se sentir exister, il n'y a plus trace d'un quelconque passage, mais le sillon d'une répétition infinie mue par une pensée figée. Mécanisme de défense érigé afin de préserver une certaine part de contrôle sur soi ? Suradaptation à la réalité sociale du moment ? Sans doute y a-t-il une justesse de sens dans ces deux propositions, que ne démentirais pas Béla Grunberger, qui écrivait dès 1960 que « *pour ne pas être déprimé en considérant la brièveté et la précarité de l'existence, il faut être délirant* »⁸. Encore faut-il que le délire et ses manifestations trouvent un relais sous la forme d'une acceptation sociale, culturellement valorisée. Ce qui n'est assurément pas le cas dans nos sociétés pragmatiques *en voie de scientisation*, qui à l'instar du « modèle » américain, tentent d'imposer une sorte de standardisation de la pensée et des comportements⁹. Dès lors, il s'agit de pallier à une forme de censure pugnace voire sournoise (vie privée livrée au matraquage de la propagande publicitaire)¹⁰ en prenant le corps d'assaut et en le parant de tous les pouvoirs : le salut passe par la mise en acte corporelle. Car actuellement au firmament, l'apparence et son effet esthétique, en étendant leur règne, ne font que diaboliser toujours plus les figures du délire et de *la folie privée*¹¹. Ainsi en exhibant à la face du monde sa maîtrise de l'outil charnel, sa capacité à s'immiscer dans le jeu des apparences, c'est toute sa normalité qu'on expose voire des qualités dignes du héros lorsqu'il est question de prouesses physiques et de démonstrations athlétiques. Et au milieu d'une gigantesque cohue suant, soufflant, souffrant pour obtenir son droit d'entrer dans le monde de ceux qui gagnent, voici, surgissant des sons et lumières du mirage télévisuel, l'athlète d'élite, qui grâce à ses exploits sportifs, fruits d'un corps savamment (génétiquement ?) modifié, peut désormais se prévaloir d'attirer à lui les préjugés les plus favorables. Bénéficiant d'un espace de surexposition médiatique savamment orchestré par les décideurs et d'une parfaite *romantisation* de ses mérites (les affaires de dopage s'inscrivent dans une logique qui vise à désigner des bouc-émissaires), le sportif de haut-niveau échappe aujourd'hui à la crise de confiance qui touche certaines grandes institutions (pouvoir politique avec la corruption, pouvoir religieux avec la pédophilie).

Nous voici ainsi arrivé avec l'actualité de l'exemplarité du champion en tant qu'ultime étendard de la réussite sociale via l'exhibition de son corps surentraîné, quasi-automatisé et pharmaco-assisté, à un point de non-retour de notre exposé : celui des avatars du corps issu du postmodernisme et son culte des images. Pour autant nous n'entendons pas poursuivre exclusivement notre itinéraire autour du sportif d'élite, bien que l'activité physique intensive soit constamment présente en arrière plan de notre exposé, mais plutôt analyser deux destins du corps symbolisant à l'extrême l'emprise de l'apparence sur le désir individuel, le pouvoir de transformation

7 – Jean Baudrillard, « Le corps ou le charnier des signes », *Topique*, n° 9-10, 1972, p. 75-108.

8 – Béla Grunberger, « Considérations sur le clivage entre le narcissisme et la maturation pulsionnelle » (1960), in *Le Narcissisme. Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1971, p. 197-219.

9 – Ce constat qui est celui d'une tendance générale à « psychiatriser » les conduites relevant de l'excès, est aujourd'hui au centre du débat relatif à la délimitation entre ce qui relève du « normal » et ce qui procède du « pathologique ». Ainsi un concept tel celui d'*addiction* se retrouve conjugué à « toutes les sauces » jusqu'à s'étendre désormais au registre de la sexualité. Domaine pourtant résolument personnel, subjectif, soumis à une variabilité extrême et qui par essence est ce qui peut résister à la transparence.

10 – Dans cette logique, donnons pour exemple l'utilisation des chiffres de la consommation des Français, édités par l'INSEE et qui associent une forte consommation à un bon moral (en gros plus on consomme et plus ça va). Alors que psychologiquement, nous savons depuis longtemps qu'il convient à l'inverse d'invoquer le replis sur les objets de consommation en tant que mode de défense pour tenter de combler un manque...

11 – Pour aller plus loin sur cette question de la folie qui est cœur même de l'homme, nous renvoyons à l'ouvrage majeur d'André Green, *La Folie privée. Psychanalyse des cas-limites*, Paris, Gallimard, 1990.

12 – Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 1-64.

13 – Nous évoquons ici les dernières tendances publicitaires de la haute-couture et la lividité des corps exposés qui conjugués à un décor résolument Kitch, renvoient selon nous à une forme d'esthétique en vogue du côté du pouvoir Nazi de l'Allemagne des années 30-40. Sur ce point précis nous renvoyons à l'ouvrage de Umberto Eco, *Cinq questions de morale*, Paris, Grasset, 2000 (notamment l'article « Le fascisme éternel », p. 51-82).

de l'image sur les corps et les âmes. Rejoignant une formulation de Sigmund Freud¹², c'est à un questionnement sur ce qui se cache *au-delà du principe d'apparence*, que nous convie ce texte. Au risque du schématisme toujours réducteur du dénominateur commun en regard de la singularité du cas, nous nous sommes arrêtés sur les problématiques toujours plus répandues de l'anorexie *versus femina* et de son pendant la bigorexie (ou dysmorphie musculaire) *versus mâle*.

Le matériel utilisé pour construire nos hypothèses provient de plusieurs sources. Outre notre réactivité forcément subjective vis-à-vis de la grande parade médiatico-publicitaire nous abreuvant jusqu'à plus soif de corps uniformisés, sortes de clones féminins, masculins, souvent androgynes, s'incarnant dans une jeunesse éclatante, à la beauté évanescence, au ventre plat, à la minceur déliée, rappelant parfois étrangement les sombres heures du culte fasciste de la jeunesse sous Mussolini et les grands défilés Kitsch de l'Allemagne nazie¹³, nous évoquerons notre expérience d'écouter au numéro vert *Écoute Dopage* ainsi que notre vécu de psychothérapeute et de formateur auprès d'une population sportive.

Devenir du corps au masculin ou Narcisse et les stéroïdes¹⁴

14 – Ce thème a fait l'objet d'un précédent travail (Stéphane Proia et Dorian Martínez, « De l'idéal esthétique à l'addiction sportive : le dopage comme contre-production », in *Synapse*, n° 179, octobre 2001, p. 49-52.) que nous prolongeons ici.

Si s'avancer à défendre l'idée que l'apparence est aujourd'hui en passe d'atteindre une forme d'apogée, relève plus du lieu commun que d'une révélation originale, il n'est cependant pas démontré que la fascination qu'exercent les images sur les membres de la cité (que celles-ci se présentent comme animées ou non), soit directement responsable de l'inscription dans des conduites à risques voire franchement psychopathologiques. Bien qu'au premier abord la démonstration semble séduisante, gardons-nous d'isoler trop rapidement un phénomène uniquement parce qu'il appartient en propre à la civilisation contemporaine. S'agissant pour ce qui nous concerne de la question du corps, il serait en effet trop réducteur de considérer qu'il existe un lien de cause à effet entre les modèles affichés, les standards morphologiques que tentent de nous imposer les professionnels du marketing et l'accroissement des dérives somatiformes, des tentatives d'exacerbation du visuel (addiction à la minceur, cuirassage musculaire, scarifications, chirurgie esthétique). Entendons plutôt l'impact d'un idéal corporel véhiculé par l'industrie de la mode comme une condition nécessaire mais non suffisante à l'aliénation identificatoire. Dans cette perspective il n'est pas inutile de rappeler que la triple dimension constitutive de tout sujet humain réside dans l'articulation entre le biologique (héritage génétique, organisme) le social (culture, contexte environnemental) et le psychologique (histoire singulière).

Le cas de l'adepte du culturisme, du passionné du muscle, est à ce titre exemplaire. Non pas le simple pratiquant de la « remise en forme », mais l'authentique forçat de la gonfle des volumes, celui dont l'activité de façonnage d'un corps occupe quasiment tout l'espace psychique. L'abonné quotidien des fameuses salles de musculation où le décor ressemble à s'y méprendre à une *galerie des miroirs*, à la différence notoire qu'au milieu figurent toutes sortes d'appareils destinés à façonner chaque muscle, chaque partie du corps avec une précision quasi-chirurgicale, à brûler les graisses et les calories, à durcir les membres... En bref à se construire une carapace naturelle, une nouvelle enveloppe corporelle, sorte de seconde peau destinée à se protéger intérieurement contre une réalité extérieure perçue comme menaçante et/ou profondément insatisfaisante. Assurément c'est à une problématique axée sur *les défaillances de l'image du corps*, que nous confronte ces body-builders, ces « *bâtisseurs de corps* » comme les surnomme David Le Breton ¹⁵.

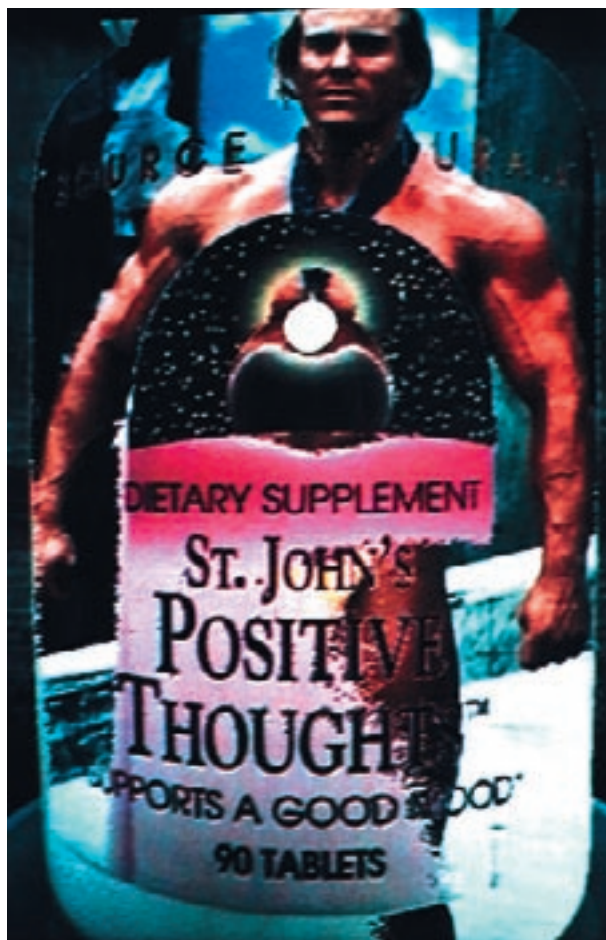
Nous employons ici une terminologie au masculin en vertu du fait que la très grande majorité des partenaires de la fonte et haltères se recrute parmi les représentants du sexe qualifié de manière péremptoire de « fort ». Ainsi, au cours de notre expérience d'écoute au numéro vert précédemment cité, nous avons été en « contact » (limité au seul canal auditif que permet le lien téléphonique) avec un nombre conséquent d'hommes (proportion la plus importante des appelants toutes catégories confondues), pour la plupart jeunes (la moyenne d'âge était de 25 ans), et qui dans un but tout autre que celui d'accéder à la renommée ou à la fortune, voire même à celui d'obtenir un certain niveau de performances (en termes de kilos soulevés), avaient recours, en plus de l'incontournable dié-



Martial Cherrier,
Naposim 5mg, 2000
Tirage Couleur
229 x 136 cm

© Martial Cherrier. Courtesy
Noirmont Prospect, Paris

15 – David Le Breton, *L'Adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.



Martial Cherrier,
Positive Thoughts, 2000
 Tirage Couleur
 229 x 136 cm
 © Martial Cherrier. Courtesy
 Noirmont Prospect, Paris.

tétique, à toutes sortes de compléments survitaminés, suppléments énergétiques, substances pharmaco-stimulantes, censés faciliter la prise de volume et le gain musculaire. Ainsi ce que les multiples discours entendus laissent transparaître (en aval du moment crucial de l'établissement d'un lien de confiance à partir duquel un non-dit pourra être libéré), se trouvait condensé non pas dans un questionnement sur leur avenir personnel et social ou bien encore sur leur pouvoir de séduction, mais bien dans un registre plus archaïque : celui de la non-acceptation des limites de son corps.

À l'articulation du visuel et du visible, entre pulsion scopique et désir du désir de l'autre, figure le prototype de toute demande de reconnaissance. Nous voulons parler du reflet toujours inadéquat de sa propre image dans le miroir. Et comme le remarque Michel de M'Uzan « *que d'exploits à réaliser, sans parler des renoncements, pour gagner l'estime dérisoire d'un simple reflet* »¹⁶. On ne saurait mieux synthétiser le fil conducteur qui pousse inlassablement les culturistes à répéter méthodiquement leur effort musculaire jusqu'à la douleur physique, les inscrivant imparablement dans l'addiction. Car c'est justement cette ques-

tion du rapport au miroir qui soulève le voile du costume de scène (armure aurait été plus juste) de ces « chercheurs de muscles », et qui nous révèle l'origine de leur recherche d'une image corporelle idéalisée voire fantasmée. Sans plonger plus profondément dans les concepts psychanalytiques, il faut ici reconnaître l'influence des toutes premières confrontations avec la perception de son propre reflet, antique blessure narcissique que ces représentants volumineux d'une certaine forme de corps extrême, n'ont jamais réussie à dépasser et à intégrer psychiquement. En d'autres termes, leur soif de reconnaissance, loin de nous conduire sur des rivages lointains et aventureux parsemés d'obstacles odysseens, est adressée au miroir... Mais le cruel de cette histoire sans parole, c'est que le verdict de maître miroir n'est jamais assez apaisant et sécurisant. La passagèreté de l'insatisfaction voire de la honte d'une musculature insuffisante, s'étire dans une temporalité sans fin. Pour les forçats de la fonte, tout se passe comme s'ils n'avaient jamais intégré

16 – Michel De M'Uzan,
 « Misère de l'idéal du Moi »,
Nouvelle Revue de Psychanalyse,
 n° 27 (« Idéaux »), printemps
 1983, p. 273-276.

le fait qu'il existe un écart entre l'aspect formel (l'objet esthétique) et le vécu intériorisé. Et progressivement, accompagnant chaque phase du développement, cette faille dans le travail d'élaboration psychique se transforme pas à pas en une coupure omniprésente, inéluctablement traumatique. Submergés par ce vide à combler, leur propre corps représente alors le point d'ancrage de leur vie, un corps tellement investi qu'il est devenu un véritable « *objet de perspective* »¹⁷ venant donner un sens au quotidien dans une espèce d'autocentration mortifère. La volonté irrépressible de vouloir faire correspondre leur corps perçu avec un corps idéalisé, sorte de mythe de l'unification version « *body-buildée* », passe par la démesure des volumes, l'hypertrophie musculaire. Si « *la puissance musculaire est recherchée en soi, dans sa dimension symbolique de restauration identitaire* »¹⁸, le sentiment d'exister par soi-même permettant de se relier aux objets extérieurs et d'en tirer bénéfice, reste à l'état d'ébauche du fait que le corps fantasmé, bien plus qu'un médiateur entre soi et le monde, devient une fin. L'impossibilité de penser le monde en dehors de soi est assurément un signe distinctif chez ces hommes. Ainsi la quête désirante, sans limites, tout entière tournée vers l'enveloppe corporelle à modifier, laisse peu de place à l'existence d'un tiers. Tout au contraire, ce qu'il nous était donné à entendre au cours de nos rencontres avec les culturistes, c'est une soumission absolue à leur idéal esthétique, devenu par là même totalitaire et excluant tout investissement objectif. Tentative de saisie sans cesse répétée de sa propre image et qui vise à la porter jusqu'au fantasme d'absolu. Nous sommes ici bien loin du stéréotype de l'Apollon séducteur, affamé de conquêtes et dévorant la vie, animé d'une puissance désirante contagieuse et dépassant le pur registre libidinal. Car cet obscur objet du désir n'est plus représenté pour ces passionnés de la turgescence musculaire, par la *chose sexuelle* (Freud), mais par le culte de leur propre corps advenu au rang de refuge fétichisé. D'une certaine manière la fidélité à soi est parfaite et l'éventuelle souffrance causée par la rupture, toujours possible, du lien à l'autre est expulsée. La dépendance éperdue face à la puissance captative de l'effet esthétique trouve son prolonge-

17 – Guy Rosolato, « Le fétichisme dont se dérobe l'objet » (1970), in *La Relation d'inconnu*, Paris, Gallimard, 1978, p. 19-30.

18 – David Le Breton, *op. cit.*, 1999.

Dessin de Rémi, *Sexy Word*, L'Impubliable, 2002



ment dans cette sorte de retournement de la pulsion sur soi-même, au devant de laquelle nous en sommes réduits à simplement évaluer l'étendue du surinvestissement narcissique. Ou comment vaincre les incertitudes du lien par l'autosuffisance.

Dans une société qui ne cesse de nous vanter les mérites d'un retour aux valeurs hédonistes et de survaloriser la réussite individuelle, voici donc une imposante et musculeuse déclinaison de la libération du « mieux-être » avec le sacrifice de sa vie au reflet du miroir, du culturiste. Pour ce dernier, plus que jamais le clivage corps/psyché est bien réel. Le processus d'objectivation de son propre corps en tant que « partie » séparée de la psyché, aboutit presque à la création d'une entité autonome, sorte de mise à distance d'un matériau vivant qu'il sera désormais possible de reconstruire, sculpter, façonner, modeler, de vénérer et de martyriser, de nourrir et d'épuiser, de maîtriser. Paradoxalement à l'impression qu'il en donne, le sujet n'habite plus son corps. Celui-ci est pro-jeté hors de soi et accède ainsi par ce déplacement psychique, au statut d'objet. Telle une créature issue de la fiction et possédant le pouvoir de se dédoubler, l'addicté au travail musculaire se mue en auto-mate. Excédant au sens littéral du terme, le concept de *Moi-peau* élaboré par Didier Anzieu¹⁹, pour le culturiste sans doute est-ce autour d'un *Moi-muscle* qu'il conviendrait de débattre...

Au-delà d'un isolement social fréquent pour ce type de problématique, accompagné d'un déni des répercussions sanitaires inhérentes à la consommation de produits tels que les stéroïdes anabolisants (dans un premier temps ceux-ci exaltent les capacités sexuelles avant que l'organisme ne cesse sa production endogène du fait de l'apport extérieur), ce que nous montrent les « acharnés de la gonflette » au travers du spectacle de leur corps érigé tel un emblème phallique, c'est un profond malaise où la crainte de la défaillance (signe de la castration) est tellement prégnante que l'impression de fragilité l'emporte sur toute autre association perceptive. L'image du funambule à l'assaut du vide sans filet, s'impose à nous malgré l'assurance affichée de prime abord, servie par une robustesse d'apparat.

En définitive, nous pourrions résumer ce repli intimiste avec la musculature (support identitaire), qui anime ces *victimes par effet de miroir*, ces Narcisses du nouveau millénaire, en énonçant la thèse qu'ils s'anesthésient contre le manque et la souffrance du complexe d'infériorité, grâce au surinvestissement du corps pris comme représentant phallique. Et l'expérience nous a enseigné que c'est vers les vicissitudes du maternel (entendu comme un cadre, un environnement favorable) qu'il s'agit de rechercher les origines d'un tel rapport à la fragilité de la condition humaine entraînant l'aliénation à sa propre image. « *Il faut savoir affronter debout l'abîme* » disait Cornélius Castoriadis²⁰. Musclé c'est encore mieux...

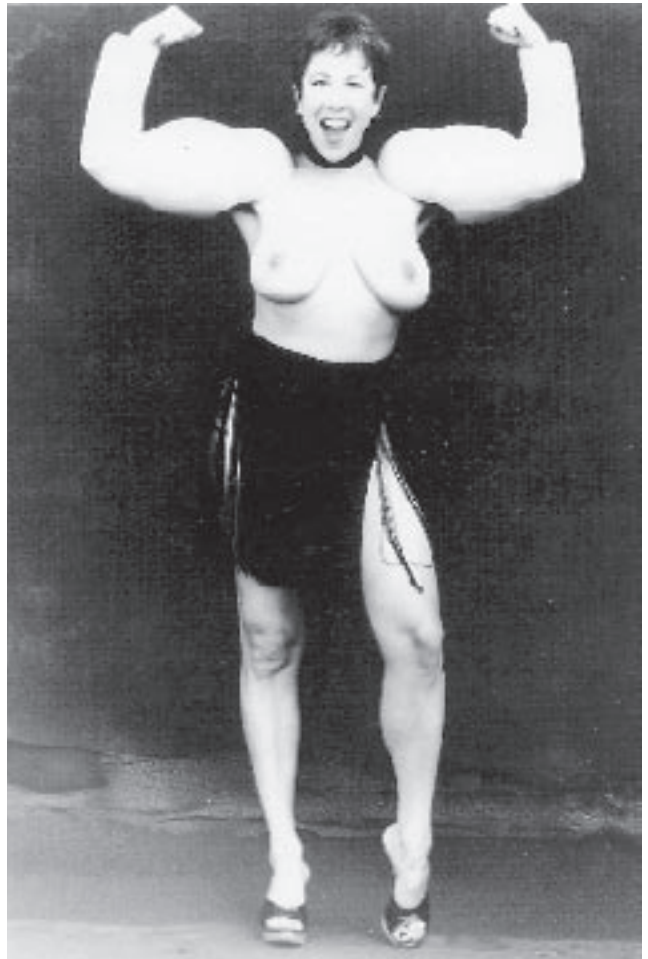
19 – Didier Anzieu,
« Le Moi-peau », *Nouvelle
Revue de Psychanalyse*, n° 9
(« Le dehors et le dedans »),
printemps 1974, p. 195-208.
Et pour aller plus loin sur la
thématique des rapports de
surface du Moi avec le monde
extérieur, nous renvoyons à
l'ouvrage princeps du même
auteur :
Le Moi-peau, Paris, Dunod, 1985.

20 – Cornélius Castoriadis,
*L'Institution imaginaire de la
société*, Paris, Le Seuil, 1975.

Le secours du dopage pour pallier à la peur du féminin en soi

Nous venons d'insister sur la valeur symbolique du corps et la dialectique du dressage (dans les deux sens du terme) qui lui est associée. S'il a été énoncé que l'utilisation de substances dopantes s'inscrivait dans la logique d'une poursuite obsédante d'un idéal esthétique, le recours à des agents ergogéniques n'est pas dénué d'ambivalence. En effet, au-delà d'une diététique de pointe qui vient ponctuer chaque effort quotidien (dont les incontournables apports massifs en protéines), le body-builder-expert s'administre volontiers toutes sortes d'hormones mâles, bien souvent à des doses largement suprathérapeutiques. Mais, comme nous l'avons suggéré précédemment, à force d'alimenter le corps en substances que celui-ci sécrète en temps normal tout à fait naturellement, les glandes qui assurent une fonction de « fabrication » hormonale finissent par s'atrophier puis ne plus jouer leur rôle relativement à la physiologie génitale. Il y a donc un paradoxe dans le désir de vouloir accéder à tout prix à l'apparence virile la plus ostentatoire, sous les traits d'un corps dressé, gonflé, et décidément phallique, tandis qu'au bout du chemin c'est d'atrophie testiculaire, d'impuissance, de stérilité dont il sera question²¹. Car pour le culturiste, si dopage il y a, celui-ci relève d'un principe en *tout ou rien* bien connu des spécialistes des conduites à risques. Se déploie alors toute une chimie pharmaceutique qui présente la particularité de ne pas intervenir dans une visée classique d'augmentation de performances en terme de puissance, de force, de kilos soulevés : comme nous l'avons rapporté précédemment, ce que nous révèlent les multiples témoignages téléphoniques de cette population si spéciale, c'est que le volume musculaire pris n'est jamais suffisant, l'harmonie des différents faisceaux musculaires est toujours à peaufiner. Et dans cette optique, le travail seul ne saurait suffire à conjurer les complexes d'infériorité, l'angoisse

21 – Il n'entre pas dans nos compétences de détailler plus avant les mécanismes et retombées physiologiques d'une consommation massive et durable de stéroïdes. Nous entendons simplement insister sur la contre-production en quelque sorte « dévirilisante » du désir fou de vouloir « être tout ».



Annie Sprinkle, 1996, Photo Michael Gross

de la défaillance tapie dans l'ombre psychique. Pour modifier sans relâche son enveloppe corporelle il faut s'astreindre à incorporer une alimentation très spéciale, auquel lui est conférée un pouvoir quasi magique. Incorporation qui à l'instar du toxicomane et de sa liaison avec la drogue (nous ne négligeons pas les effets réels des produits), donne l'impression d'avoir trouvé une solution pour se sentir exister et échapper à un monde intérieur synonyme de souffrance. C'est ce que nous avons nommé « *du dopage par idéal esthétique* »²². Ainsi posé le motif de la conduite dopante et compte tenu du pouvoir transformationnel confirmé des agents stéroïdiens disponibles aujourd'hui, nous pouvons alors nous risquer à proposer l'hypothèse du dopant comme faisant office d'« *objet transformationnel* », au sens où Christopher Bollas²³ l'entend, c'est-à-dire en tant qu'objet internalisé susceptible d'agir de manière continue. Allant au-delà du seul processus intrapsychique (qui ne renverrait alors qu'à un effet placebo), mieux qu'un objet de substitution (ersatz), « *l'objet transformationnel* » désigne en premier lieu la fonction de transformation exercée par la mère sur le bébé. Il nous ramène ainsi au stade de la dépendance absolue où la mère toute-puissante « *modifie l'existence psychosomatique du nourrisson* »²⁴. Il est dès lors tentant de relier la prise d'un objet externe tel les stéroïdes anabolisants à un acte ressenti comme réparateur au regard d'un environnement maternel défaillant du temps des premiers âges. Carences précoces que nous retrouvons en effet dans les histoires de vie des appelants relatant pour la plupart une mère dépressive et dans une moindre mesure une mère dépendante à un toxique (quant au père il est le grand absent des récits). Traits distinctifs par ailleurs peu surprenants lorsque l'on sait que c'est le déni du manque qui fonde le surinvestissement de l'action au détriment de la mentalisation²⁵, comme c'est ici le cas pour les culturistes. *In fine* ce qui a effectivement manqué à ces hommes c'est une figure maternelle sécurisante, rassurante, suffisamment aimante (mais pas trop étouffante) pouvant assumer son rôle de référent identificatoire primaire²⁶. En somme, inconsciemment l'addicté de la gonfle cherche à payer sa dette envers une mère dont il se sentirait responsable du mal-être. Le manque originel (inéluçable mais reconnu pour la plupart d'entre nous) est donc ressenti à double sens : coté pile l'environnement a été défaillant d'emblée et coté face il y a l'impuissance à pouvoir agir pour satisfaire voire « réparer » sa mère. Il faudra malheureusement faire avec ou plus exactement sans, puisque l'identification à la composante féminine représentée par l'imago maternelle incite plutôt à la distanciation. C'est ainsi que le groupe des culturistes est clairement porté à rejeter tout ce qui pourrait en eux faire allusion au féminin. Et quelle plus belle preuve d'une virilité incontestable que de « *produire l'impression d'une érection permanente* »²⁷ par le corps maintenu gonflé. On pourrait facilement croire que tout le volume musculaire

22 – Stéphane Proia, « Souffrance dans les pratiques sportives : les risques du dopage », in *Actes du LX^{ème} Congrès International des Chercheurs en Activités Physiques et Sportives*, 1-3 novembre 2001, Valence.

23 – Christopher Bollas, « L'objet transformationnel », *Revue Française de Psychanalyse*, tome LIII, n° 4, 1989, p. 1181-1199.

24 – *Ibidem*.

25 – Voir Michel Fain, « Virilité et antihystérie. Les rouleurs de mécaniques », *Revue Française de Psychanalyse*, tome LIV, n° 5 (« Le psychanalyste hors séance »), Paris, PUF, septembre-octobre 1990, p. 1283-1291. Republié dans *Quel Corps ?*, n° 45-46 (« Sciences humaines cliniques et pratiques corporelles. Tome 2 : À nos amis les singes »), mars 1993, p. 56-64.

26 – Concernant les concepts d'identification primaire et secondaire, nous renvoyons à la littérature psychanalytique, notamment : Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967 ; André Green, « Après coup, l'archaïque » (1982), in *La Folie privée*, Paris, Gallimard, 1990 ; Daniel Widlöcher, *Métapsychologie du sens*, Paris, PUF, 1986 ; Colette Chiland, « Quelques réflexions sur les concepts d'identité et d'identification », in *Homo psychanalyticus*, Paris, PUF, 1990, p. 136-148.

27 – Michel Fain, *op. cit.*, 1990.

gagné fait se rapprocher le temps où la mère sera enfin séduite et par-là même comblée par un fils supplantant le père grâce à sa démesure phallicisée. Mais alors que tous les espoirs semblaient permis voici que surgit la dépendance stéroïdienne et ses effets destructeurs sur... la virilité. C'est toute l'histoire d'un « *homme manqué* » pour reprendre l'expression de Masud Kahn²⁸. Ou comment par une sorte de retour identificatoire à l'objet premier c'est du maternel et de surcroît défaillant qui a le dernier mot.

*

Il est courant dans nos sociétés de droit et animées d'un fort courant humaniste, d'entendre des voix s'élever contre l'exploitation du travail des enfants dans les pays défavorisés, au profit de grandes multinationales. Si effectivement cette forme d'esclavage gagnerait à disparaître totalement de notre civilisation, les désastres humanitaires lointains ne nous empêchent pas de rester vigilants quant à certaines dérives au voisinage le plus proche de nos vies de privilégiés et assimilables au travail des enfants. Nous voulons parler ici de tout ce qui se rapporte à l'entraînement sportif intensif précoce (ESIP)²⁹ et à la haute-compétition juvénile. De prime abord, lorsque sont énoncées des pratiques mettant en exergue la sélection précoce, la préparation intensive, à l'intérieur de centres d'entraînement institués par l'État et cautionnée par une médecine au service de la performance (et maintenant des « psychologues du sport », nouveaux experts censés aider à « faire passer la pilule » d'un quotidien quasi-militaire), nous viennent à l'esprit les pays de l'ex bloc de l'Est et le sport en tant que vitrine de la propagande nationale. Pourtant, en 2002 dans le pays des droits de l'homme, des structures de ce type font *florès* et sont plus que jamais à la mode. Destinées à produire de « *la chair à podium* »³⁰ en vertu du prestige dont bénéficie la réussite, l'excellence sportive, elles représentent même une des fiertés dont se targuent les nouveaux entrepreneurs du « *culte de la performance* »³¹. Si toutefois à notre connaissance, il n'existe pas, pour nos apprentis-champions, un dopage organisé voire institutionnalisé tel qu'il a pu être décrit sous d'autres cieux totalitaires : la surconsommation de médicaments et les blessures à répétition dues essentiellement aux sollicitations extrêmes du corps, ainsi que les troubles des conduites alimentaires sont très majoritairement représentés dans certaines disciplines dites à maturation précoce. Et parmi les garantes d'une « *pression formative* »³² particulièrement exacerbée, figure en bonne place une vieille connaissance de ceux qui restent à l'écart de l'idéologie proclamant l'« exception sportive » : la gymnastique féminine³³.

Mais quel peut bien être le rapport entre cette activité sportive qui revendique une finalité artistique, un goût pour l'esthétisme chorégraphique *via* la grâce et l'harmonie «-au féminin-», et notre thématique des modifications corporelles ?

28 – Masud R. Kahn, *Figures de la perversion*, Paris, Gallimard, 1981.

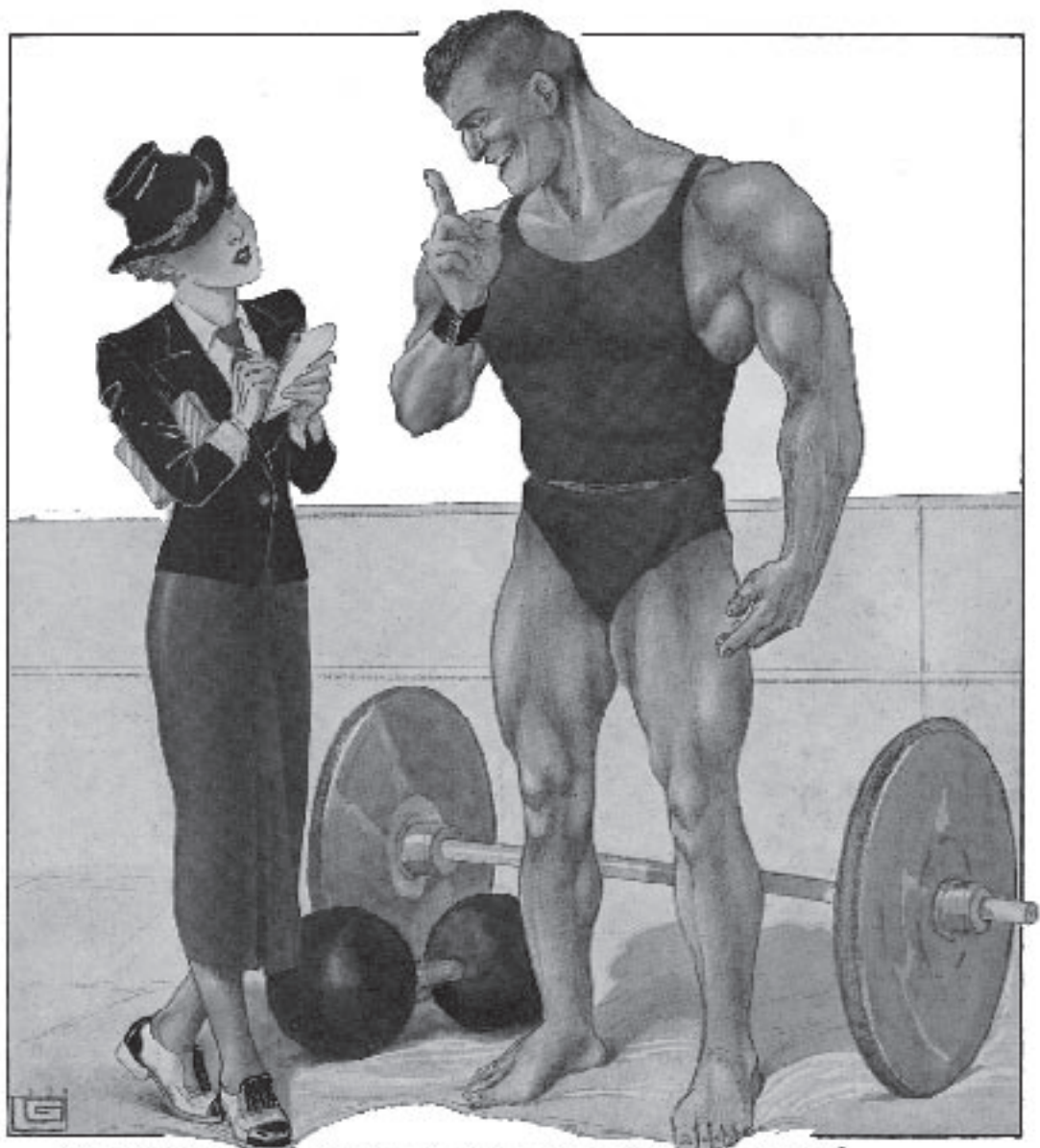
29 – Nous devons cette formulation à Jacques Personne, auteur de deux ouvrages-références en matière « d'alerte » sur les dérives issues de la haute-compétition juvénile : *Aucune médaille ne vaut pas la santé d'un enfant*, Paris, Denoël, 1983 ; *Le Sport pour l'enfant*, Paris, L'Harmattan, 1993.

30 – Expression de Christian Montaignac, tirée de sa chronique hebdomadaire dans le journal *L'Équipe* (mai 2000).

31 – Alain Ehrenberg, *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

32 – Jean-Pierre Martineau, « *Deport, parabole et symbole* », *Homo*, n° XXIX (« Psychologie et sport »), Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, septembre 1990, p. 1-10.

33 – Il en existe deux sous-disciplines : la gymnastique artistique et la gymnastique rythmique (GR). Notons au passage que la plupart des entraîneurs officiant auprès des jeunes gymnastes de haut-niveau, nous viennent de Bulgarie, de Roumanie, Pologne et de Chine... Comme quoi les méthodes « douces » importées du totalitarisme de l'Est ont toujours la cote...



—...VOUS ESPEREZ ARRACHER 100 D'UNE SEULE MAIN ?
—OUI, SI ON ME LAISSE PRENDRE UN VERRE DE BYRRH DE L'AUTRE.

BYRRH

C'est justement à l'aune de cette question du devenir du corps gymnique féminin, que se situe le point de rencontre avec des conduites résolument pathologiques. En effet, on ne peut manquer de rappeler ici, l'extrême fréquence des troubles anorexiques chez les jeunes gymnastes de haut-niveau. Phénomène par ailleurs largement identifié³⁴ chez une population imparablement aspirée dans un tourbillon alliant hyperactivité et renoncement à la chair. Seulement, si pour la problématique du culturisme compulsif l'engagement résulte d'un choix individuel et concerne une population adulte, pour la gymnastique féminine il en va tout autrement. Lorsque dès l'âge de huit ans sont organisés des championnats nationaux (sont considérées comme seniors les jeunes filles âgées de quinze ans et trois mois !) où des parents exposent leur enfant tel une créature animée, dans l'espoir d'attirer le regard des experts ès-détection, il apparaît logique de mettre en cause la responsabilité des adultes référents quant aux futurs désordres anorexiques de l'apprentie-championne. Car plus que l'adulte, qui possède une certaine autonomie lui permettant de se défendre, de s'adapter, l'enfant est profondément influencé par le contexte environnemental. Et plus tôt commence l'apprentissage programmé (produit des projections parentales), plus grande sera la « réussite » quant à l'incorporation dans la psyché de l'enfant, des paramètres qu'on souhaite transmettre. Comme nous le rappelle François Duparc : « *L'enfant a naturellement tendance à introjecter le savoir et les connaissances de l'adulte, et à en faire une influence éducative.* »³⁵ Bien entendu, malgré le fait que le désir de réussite sportive soit intense et chargé d'histoire du côté des parents, ceux-ci ne prédestinent pas *consciemment* leur fille à des restrictions alimentaires draconiennes et à une aliénation à l'activité physique. Cependant, notre expérience (animation de groupes de parole, psychothérapies individuelles) nous a enseigné que dans les méandres de l'inconscient parental et plus exactement paternel, se profile bien souvent une angoisse sourde devant la possible émergence des premiers émois amoureux propres à l'adolescence, signes de l'abandon de la sexualité infantile et annonciateurs de l'apparition d'une femme. C'est ainsi que du côté du père, la perspective de ne pas assister (ou tout du moins le plus tard possible) aux transformations pubertaires de sa fille représente plutôt une source de satisfaction qu'une inquiétude. Voici donc la jeune gymnaste d'élite privée du passage adolescent (période cruciale où il s'agit d'intégrer psychiquement les modifications corporelles dues à la physiologie pubertaire), et ce avec le consentement réjoui du noyau familial. Dit autrement, c'est de privation du féminin dont il s'agit. Et tandis que « *les rouleurs de mécanique* »³⁶ s'administrent des hormones mâles dans l'espoir de repousser toujours plus loin le féminin en soi, l'adolescente gymnaste surinvestit sa discipline et s'astreint à des restrictions sévères, à une maîtrise de la douleur, pour correspondre aux attentes de

34 – Voir par exemple, concernant les travaux les plus récents, l'article de Marie-Christine Mouren-Simeoni et Manuel Bouvard, « Les facteurs de vulnérabilité pouvant prédisposer au dopage », in *Dopage et pratiques sportives. Expertise collective*, Paris, Éditions du CNRS, octobre 1998, p. 41-54 ; Bruno De Lignières et Emmanuel Saint-Martin, *Vive le dopage ? Enquête sur un alibi*, Paris, Flammarion, 1999 ; Jean Adès et Michel Lejoyeux, *Encore plus ! Jeu, sexe, argent, travail*, Paris, Odile Jacob, 2001.

35 – François Duparc, *André Green*, Paris, PUF, « Psychanalystes d'aujourd'hui », 1996.

36 – Michel Fain, *op. cit.*, 1990.

son entourage. La période adolescente est de fait remplacée par la compétition sportive, et si le corps instrumentalisé sous l'emprise des idéaux parentaux et du personnel gymnique ne se transforme pas et reste dramatiquement bloqué dans sa croissance (aussi bien physiologique que psychique³⁷), l'alimentation elle, est complètement réinventée. Balayé le plaisir de la nourriture, à l'exception de quelques pommes, salades et autres yaourts allégés : voici venue l'heure de l'*alicament*. Car pour faire face aux blessures à répétition et aux objectifs de performances fixés, voire pour lutter contre la faim, le recours au médicament devient un allié indispensable et même un compagnon intime. En gymnastique féminine, c'est au prix du sacrifice du féminin, qu'un destin de championne est possible³⁸.

37 – Nous entendons par psychique, non pas la sphère intellectuelle, mais les réaménagements pulsionnels propres à cette période de la vie qu'est l'adolescence (investissements d'objets nouveaux, poussée libidinale, quête identificatoire, abandon du mode de vie infantile).

38 – Pour aller plus loin, nous renvoyons à notre travail « Dénî du féminin et servitude volontaire en gymnastique féminine », à paraître, 2002.

Les nouvelles amazones

Après notre incursion dans un univers habité par la démesure déclinée au masculin, puis cette brève considération d'une forme de maltraitance institutionnalisée, arrêtons-nous maintenant sur l'idéalisation esthétique dans sa dimension féminine, qui domine notre paysage visuel occidental. Nous l'avons dit, il est dans l'air du temps d'accorder une grande place non à la présence incarnée mais à la confirmation par l'apparence. Aujourd'hui l'expression seule d'une beauté plastique qui soit conforme aux standards véhiculés par la mode, permet, débarrassée des contingences du talent et de la créativité, d'accéder aux plus hautes sphères de la renommée et de la désirabilité sociale. La possibilité de partager un peu des privilèges générés par les *sentiers de la gloire* est réduite à sa plus simple expression : celle d'une superficialité adéquate. Ainsi renoncer à l'impossible de ses rêves devient enfin obsolète grâce à l'omnipotence du pouvoir de la télévision, notamment, qui s'affirme sans rival lorsqu'il s'agit de générer l'illusion que tout est possible, que même la plus sidérante banalité, si elle est servie par les standards en vigueur de la beauté et de la jeunesse, peut être synonyme de vedettariat. « *Le spectacle est une vie de rêve, nous en voulons tous* », nous dit Julia Kristeva³⁹. Or, ce spectacle se traduit par ce que Jean-Pierre Martineau appelle la « *faillite de la corporéité* » (avec la corporéité entendue comme l'alliance du corps sensible, sensuel et de ses représentations psychiques)⁴⁰. C'est en fait à une forme de censure des émotions, de l'introspection et même de la sensualité (*non-dit des émotions* dirait Claude Olievenstein⁴¹), que nous convie la fascination pour les tops-models et autres vedettes de nos écrans. Pas tant pour la pauvreté du discours stéréotypé et politiquement correct qui émane de ces dernières héroïnes de la civilisation du paraître, de ces déesses de l'audimat et des couvertures de magazines, que pour le manque de vitalité joyeuse et d'épa-

39 – Julia Kristeva, « L'âme et l'image », in *Les Nouvelles maladies de l'âme*, Paris, Fayard, 1993, p. 9-47.

40 – Jean-Pierre Martineau, *op. cit.*, 1990.

41 – Claude Olievenstein, *Le Non-dit des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1987.

nouissement vécu qu'elles dégagent réellement. Parfaits symboles d'une société où « *l'expérience quotidienne semble démontrer une réduction spectaculaire de la vie intérieure* »⁴², ces « héritières » d'une réussite aussi soudaine que passagère semblent pourtant être utilisées comme *leurre*. Nous sommes tous des êtres exceptionnels semble nous dire avec un incontestable succès, la fabrique à la chaîne de célébrités issues des préceptes du dieu marketing. La référence avec ce que rapporte Umberto Eco lorsqu'il écrit que « *dans l'idéologie, le héros est la norme* »⁴³ s'impose alors avec force. Ainsi cautionnant inconsciemment ce principe idéologique repris à son compte et relooké par un univers publicitaire omnipotent, la foule des adorateurs-spectateurs se prend à rêver d'une parcelle d'espace médiatique, aspiration ultime de l'homme contemporain. Désir de visibilité via l'écran télévisuel, tel pourrait se résumer l'idéal absolu qui dirige le jeu des identifications, des imitations et des projections. Le rêve narcissique d'une parfaite complétude trouve sa correspondance dans le fol espoir d'accéder à une émission phare du petit écran, prélude à un vedettariat instantané. Le fantasme d'exhibition est détrôné, désormais à l'échelle de la société, l'imaginaire s'immobilise sur ce que nous nommerons *fantasme de visibilité*. Seulement, du côté du grand cirque médiatique, derrière la façade clinquante et la diversité des décors, la farandole des sourires mécaniques et des attitudes récitées, la réalité

est loin d'être flamboyante. Au royaume des icônes graciles voire d'une certaine glorification de la maigreur, si nous prenons le temps d'y regarder de plus près, c'est une simple vitrine animée sans prolongement intérieur, sans présence de fond qui surgit. Absence de densité, d'épaisseur, de mystère, de temps et d'espace pour la

42 – Julia Kristeva, *op. cit.*, 1993, p. 15.



Jean-Michel Nicollet, 1981

43 – Umberto Eco, « Le fascisme éternel », in *Cinq questions de morale*, Paris, Grasset, 2000, p. 51-82.

réflexion, de positionnement critique, bannissement de l'imprévisible, caractérisent les nouvelles images qui défilent en boucle et les égéries « programmées » qui les incarnent. Seule compte la forme et gare à celui ou celle qui trouble l'ordre des apparences. Dans cette gigantesque entreprise destinée à générer une compétition où tout du moins une concurrence à la consommation, l'image du corps de la femme représente un des plus gros marchés. Mais quel mystérieux paradoxe dans une société qui propose une pléthore d'objets, une substitution infinie de l'objet original par des objets de consommation, que celui de la jeune femme anorexique résolument en marge de l'incorporation orale.

Aujourd'hui, cernés de toutes parts par la symphonie promotionnelle de « stars » à la silhouette filiforme quand ce ne sont pas les publicités jouant volontiers de l'ambiguïté androgyne, nous subissons l'emprise d'un idéal esthétique basé sur la minceur et l'épure des lignes (pour reprendre une métaphore automobile). Voici venu le temps de l'effort inutile (pour garder la forme et effacer les formes), l'avènement du régime amincissant, qui consacrent l'uniformisation du corps et son enfermement dans un modèle asexué



Mirka Lugosi
(peinture)

(minceur obligatoire qui contraste singulièrement avec le corps charnel de l'idéal pornographique). Dans une telle perspective, il est tentant de rapprocher le matraquage médiatico-publicitaire exhibant des corps neutres, des sortes de spectres oculaires dépourvus de caractère et de chair, au constat social de l'envolée des troubles anorexiques chez les jeunes filles et jeunes femmes⁴⁴. En dehors des anorexies précoces du jeune enfant, c'est très majoritairement à l'adolescence que surviennent les symptômes anorexiques. C'est-à-dire des signes de restrictions alimentaires draconiennes pouvant aller parfois jusqu'à la privation totale (cas les plus graves entraînant une hospitalisation). Nous l'avons dit, la population féminine est la plus exposée à ces troubles psychopathologiques (plus de 90%), mais nous ne surprendrons personne en énonçant que le sens de cette sorte de phobie de l'incorporation n'est pas à chercher du côté de l'alimentaire. Pour dire les choses simplement c'est à une angoisse dévorante vis à vis de la sexualité, dont une des manifestations est un refus strict du deuil de son corps d'enfant, que nous confrontent ces jeunes filles pétrifiées devant ce que le devenir de femme signifie. Les changements corporels induits par le processus pubertaire et la formidable poussée pulsionnelle qui les accompagne, sont combattus avec toute la force intérieure (le Moi et les instances de l'idéalisation, l'imaginaire et la vie onirique) dont disposent ces adolescentes en souffrance. Ce dont il est question en priorité n'est pas la peur de grossir, ni un dégoût de la nourriture (c'est seulement ce qui est observé au niveau manifeste), qui représentent une espèce de diversion inconsciente, mais une peur sans nom devant l'émergence potentielle d'un corps de femme, avec ses attributs sexuels secondaires (seins, hanches, menstruations) signant une féminité susceptible d'attirer les regards et d'attiser le désir de l'homme. Manière de se préserver de l'emprise désirante du masculin, il faut absolument effacer tous les reliefs, tout ce qui signe l'apparition d'une femme. Dans l'anorexie, la révélation du féminin est étouffée, proscrite, laissant croire que la métamorphose n'aura jamais lieu. Car l'addictée à la minceur, à l'instar du culturiste, demeure celle pour qui l'autosatisfaction est la plus aboutie, celle qui, en arrêt devant l'idéal Hermaphrodite, est toute proche de réaliser le fantasme d'abolition de la différence sexuée via l'érotisation du vide. Dans cette logique, à une période de la vie où le jeu des identifications est tout spécialement prégnant, l'immersion dans une culture empreinte d'une idéologie de la transparence envahissante où il s'agit de tout montrer (parce que justement ce qu'il y a à montrer débouche sur du vide et incite à le combler par des objets de consommation) et dont l'archétype de la valorisation féminine est représenté par le corps extrême des top-models, mannequins chantants et autres professionnelles de l'image et du clip, autrement dit LE modèle identificatoire d'élection, la jeune femme auto-privée du féminin y trouve un relais parfait quant à son désir

44 – Cf. Martine Flament, « Epidémiologie des troubles des conduites alimentaires », in *Epidémiologie psychiatrique*, Upjohn-duphar, 1995 ; Richard A. Gordon, *Anorexie et boulimie. Anatomie d'une épidémie sociale*, Paris, Stock-Laurence Pernoud, 1992 ; Thierry Vincent, *L'Anorexie*, Paris, Odile Jacob, 2000.

de disparaître de la scène de la rencontre sexuelle. Sur le plan culturel les indices sont multiples qui nous amènent en effet à considérer que l'irruption d'un symbole de réussite consacrant un modèle du corps affranchi de tout mystère, de toute sensualité, sorte d'émanation d'une « purification sexuée », n'est plus très loin. Dans la lignée d'un capitalisme qui se mondialise inexorablement⁴⁵, le citoyen moyen se trouve sommé de consommer ce que les grandes multinationales ont décidé de faire fructifier. Ainsi le message qui se cache derrière les grandes campagnes de promotion d'un produit (quel qu'il soit), n'est plus : « Voilà les qualités et les atouts de ce produit et ce qu'il peut vous apporter. Maintenant c'est à vous de faire votre choix », mais bien plutôt : « Voilà ce que tu dois acheter (ou comment tu dois paraître) si tu veux continuer à faire partie des gens normaux ». Ironisons un peu : Quelle transcendance extatique, quel fabuleux destin que celui d'appartenir à la normalité imposée, à la foule des millions de consommateurs ! Et le corps, surtout féminin, n'échappe pas à une telle entreprise de démolition de la diversité et du libre arbitre. Ainsi c'est vers une dimension appauvrie du corps, vers une figure apulsionnelle, que sont orientés les regards des consommateurs. D'où le gigantesque décalage, le contraste saisissant, entre les conseils préventifs et avis des experts du champ sanitaire et social relatifs à la fragilité identitaire des jeunes (fréquemment touchés par des phobies à l'égard d'une partie ou du corps tout entier), à leur forte suggestibilité au regard du champ visuel, et l'indifférence télémediatique, véritable rouleau compresseur en charge de rentabiliser le diktat de la minceur et la course à la jeunesse. Comme le souligne Jean-Pierre Martineau « *le corps n'est plus tellement un instrument de production, de protection, de prédication (variations dumeziliennes sur les trois pouvoirs), mais une cible d'élection pour les trois nouveaux pouvoirs* »⁴⁶. Dans cette logique inductrice d'une vie gouvernée par l'empire du marché, où l'existence de microsociétés (celle du sport de haut-niveau par exemple) se développe désormais dans le giron étatique, nous assistons à la naissance profuse de toutes sortes de *tribus* (au sens de Michel Maffesoli), expression collective d'un refus d'appartenance à la masse toujours plus imposante des consommateurs modèles habités non plus par la peur de la folie mais par la crainte diffuse de l'anormalité. Mais remarquons au passage que même parmi les groupes *a priori* les plus originaux, si le corps est marqué, tatoué, percé, pour se démarquer, se différencier et rendre réel le désir d'agir sur autrui, de transformer son regard, expression de l'attente ininterrompue d'une reconnaissance, mettre en forme l'idéal de minceur au féminin est rarement remis en question. Dans ce troisième millénaire naissant, il est bien difficile de se déprendre du harcèlement normatif, *a fortiori* lorsqu'il s'agit du destin féminin, qui se situe dans la continuité de « *représentations télémanipulées et désincarnées* »⁴⁷ tel ce que nous venons de

45 – Notons, à titre non anecdotique, que les troubles anorexiques, autrefois inexistantes, ont fait récemment leur apparition sur le continent africain.

46 – Jean-Pierre Martineau, « Avatars du corps, représentations », in Catherine Garnier (sous la direction de), *Le Corps rassemblé. Pour une perspective interdisciplinaire et culturelle de la corporéité*, Montréal (Canada), Éditions Agence d'Arc, 1991, p. 68-84. Dans la continuité des travaux de Michel Serres (*Les Cinq sens*, Paris, Grasset, 1985), Jean-Pierre Martineau parle « *des trois pouvoirs de ce jour : les sciences, les médias, l'administration* ».

47 – *Ibidem*.

décrire. Se faire (re)connaître en tant que femme est assurément d'une redoutable complexité car il s'agit de concilier au plus profond de soi le dialogue interne et l'image corporelle, ferment de l'identité et de l'acceptation sociale. Et si incontestablement la condition et le statut de la femme française se sont aujourd'hui grandement améliorés⁴⁸, le chemin est encore long qui mène à une égalité de fait, à une parfaite acceptation des différences inhérentes à la bipartition sexuée, renvoyant *de facto* l'artifice démagogique du *quota* représentatif (entre autres) au rayon des antiquités.

Face à l'apologie (implicite) du corps-privation, du corps-maîtrisé, du corps-souffrance (« Il faut souffrir pour être belle »), en un mot de la discipline et du refoulement, un retour à peine déguisé du *refus du féminin* émane de l'ordre social. Mais qu'entend-on par *féminin* ? Ni seulement féminité quant à sa dimension de mise en scène de la séduction avec le souci permanent (inconscient) de ne pas éveiller l'angoisse de castration masculine, ni uniquement de l'ordre du maternel en tant que réceptivité d'accueil pour l'enfant ; mais alliance de l'abandon réceptif et du désir dense et diffus, « *histoire de creux, de zones érogènes génitale, anale et buccale, de pulsion à but centripète, prendre à l'intérieur tout ce qui est enviable venant de la mère ou du père* »⁴⁹. En d'autres termes, le féminin dépasse le couple asymétrique freudien, où l'homme ne ferait que donner et la femme recevoir, pour nous renvoyer de très près vers une passivité active et enveloppante, prélude à la double réceptivité d'accueil pour l'enfant et pour l'homme et l'accès à la jouissance vaginale. Nous commençons dès lors à entr'apercevoir la peur que peut susciter en l'homme l'inconnu de la « *cavité primitive* »⁵⁰, la libération totale des flux refoulés, et l'inquiétude qui pointe face à l'attraction et le pouvoir de captation d'une prédatrice insatiable ; disons le tout net, c'est d'angoisse de castration dont nous parlons ici. Pour autant, cette question est loin d'être nouvelle et n'est aucunement spécifique de la société française ou encore occidentale. Selon Françoise Héritier il existe dans toute société « *une valence différentielle des sexes* » en faveur du sexe masculin⁵¹. Valence sexuelle construite sur les bases primaires de la loi du plus fort, dans le but de permettre aux hommes de maîtriser leur descendance et d'exercer un contrôle sur le mystère de la sexualité féminine, sur « *le puits sans fond de son énigme* »⁵². Nous rejoignons alors l'hypothèse d'Eugène Enriquez, qui énonce qu'« *à partir du moment (non assignable dans le temps) où l'homme devient homme, où l'homme devient un être de culture, il ne peut que rejeter les femmes dans la nature pour pouvoir fonder une société sans passion, une société industrielle, un fonctionnement solidaire* »⁵³. Ce que nous traduisons à l'échelle du sujet, par la tentative de maintenir un équilibre narcissique (parer au doute et préserver l'aspiration à la toute-puissance) au détriment de l'éclosion du féminin. Une construction bien réelle qui trouve sa correspondance symbolique sous les traits

48 – Cf. Colette Chiland, *Changer de sexe*, Paris, Odile Jacob, 1997.

49 – Monique Cournut-Janin, *Féminin et féminité*, Paris, PUF, « Épîtres », 2000.

50 – Didier Anzieu, *op. cit.*, 1974.

51 – Françoise Héritier, *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

52 – François Gantheret, « Les miroirs de la passion », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 21 (« La passion »), printemps 1980, p. 267-285.

53 – Eugène Enriquez, *De la Horde à l'État*, Paris, Gallimard, 1983, p. 231.

de ce que les psychanalystes appellent le primat du phallus (héritage de la conception phallogocentree de Sigmund Freud) et que nous prenons le risque d'interpréter comme étant une défense archaïque partagée par la communauté devant le possible déferlement orgasmique chez la femme, l'infinie richesse d'une débordante sexualité. Aussi lorsque Colette Chiland pose la question de savoir « *pourquoi les femmes ont depuis toujours accepté cette dévalorisation pour ne la remettre en question que ces tout derniers siècles* »⁵⁴, dans une société actuelle justement en pleine mutation, notre cheminement nous conduit à envisager l'injonction ininterrompue à l'amaigrissement pour toutes mâtinée d'une transparence chirurgicale (dans les deux sens du terme), en tant qu'orchestration à la fois consciente (critère économique) et inconsciente (angoisse et complexe de castration) visant à détourner la femme de ses potentialités désirantes, de la découverte des profondeurs de sa sensualité, et à contrarier son plein épanouissement jouissif. De manière schématique, pendant que le souci d'être mince, sportive, bronzée, occupe l'espace psychique et temporel, pendant que l'hédonisme est dirigé vers les satisfactions mondaines, les révélations du corps sexuel demeurent insoupçonnées et l'archétype de la supériorité du mâle en matière de sexualité peut perdurer. Et comment douter de tous ces conseils et recettes qui rivalisent d'inventivité, de dépaysement pour faire croire que la course au bien-être, le droit au bonheur ne peuvent faire l'économie du sacrifice de la chair, que pour être une femme libérée la fin des calories et la sueur de l'exercice figurent dans le kit prêt à emporter, labelisation scientifique à l'appui. Oubliée la vénérable culpabilité chère à la doctrine judéo-chrétienne puisque la normopathie (néologisme emprunté à Joyce Mc Dougall⁵⁵) contemporaine nous enseigne ce qu'est la panoplie de la femme idéale. Mais lorsque l'obsession de l'apparence devient aussi aliénante qu'elle ne l'est, l'oubli de l'excès de plaisir qui sommeille au plus profond de soi surgit très vite...

54 – Colette Chiland,
op. cit., 1997, p. 76.

55 – Joyce Mac Dougall,
*Plaidoyer pour une certaine
anormalité*, Paris,
Gallimard, 1978.

Stéphane Proïa

Psychologue, enseignant-chercheur
Laboratoire de Psychologie Clinique,
Psychologie de la Santé, Université Montpellier III